De la narratologie littéraire à la narratologie générale : l'empire et ses *limes*

From the Literary Narratology to the General Narratology: the Empire and its Frontiers

Marc Marti

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11111>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11111

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 199-214

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marc Marti, « De la narratologie littéraire à la narratologie générale : l'empire et ses *limes* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11111>

MARC MARTI

Laboratoire interdisciplinaire récits, cultures et sociétés

Université Nice Sophia Antipolis

F-06000

marti@unice.fr

DE LA NARRATOLOGIE LITTÉRAIRE À LA NARRATOLOGIE GÉNÉRALE : L'EMPIRE ET SES *LIMES*

Résumé. — La narratologie littéraire tend à devenir une narratologie générale. Les études littéraires auraient donc beaucoup à y perdre et devraient tenter de se recentrer sur ce qui a fait leur prestige. Cette proposition doit être nuancée, car elle risque d'enfermer dans une discipline les recherches sur le récit, dont la nature interdisciplinaire s'est affirmée au cours des dernières décennies. Par ailleurs, l'interrogation sur le narratif et les formes narratives mais aussi, sur la prégnance du récit émerge dans la réflexion critique de l'historiographie française et des sciences humaines et sociales dès les années 30 du *xx^e* siècle. Les apports et les spécificités de chaque discipline (philosophie, histoire, ethnologie, psychologie, études littéraires) doivent donc être conçus non pas dans l'objectif de créer une narratologie générale, déclinable sur tout objet, mais comme les briques d'une construction, sans cesse remise en cause, d'une science des récits, par nature interdisciplinaire et ouverte sur l'ensemble des recherches en littérature, arts et sciences humaines.

Mots clés. — narratologie, interdisciplinarité, littérature, sciences humaines, psychologie, ethnologie

L'échange que nous entreprenons dans les lignes qui suivent, en regard avec le très bel article de synthèse de Raphaël Baroni (2016) « L'empire de la narratologie, ses défis et ses faiblesses », propose d'engager une exploration, qui prendra toutefois quelques chemins différents de ceux de la littérature. En effet, la direction d'une unité de recherche interdisciplinaire, dont la thématique principale est le récit, nous a permis d'observer comment la narratologie se développait (sans parfois se nommer comme telle) en ethnologie, psychanalyse ou en histoire¹. Par ailleurs, la question du média et du transmedia qui sont en plein essor dans le cadre des sciences de l'information et de la communication, pose de façon insistante la question narratologique face à la nouveauté culturelle.

Dans un premier temps, il conviendra de revenir sur le problème de l'institutionnalisation de la narratologie, qui a l'avantage de poser la pratique scientifique dans son contexte universitaire. Nous soulignerons en particulier la façon dont le cadre disciplinaire peut modeler la pratique même de la recherche.

Cette réflexion nous permettra d'envisager les pratiques en sciences humaines et sociales (SHS) telles qu'elles se confrontent et se complètent dans le cadre d'une unité de recherche interdisciplinaire. Dans tous les cas, avant d'être un énoncé, le récit est d'abord un acte social dont la réalisation doit aussi susciter l'analyse. Ce positionnement des sciences sociales vis-à-vis des pratiques narratives explique qu'elles se soient interrogées sur leurs propres formulations. Dans une certaine mesure, elles-mêmes produisent des énoncés scientifiques narratifs, susceptibles d'être à leur tour analysés.

Une cartographie académique : de l'empire sans capitale aux *limes*

Où se trouve la narratologie ?

Raphaël Baroni (2016) évoque à deux reprises le problème du fonctionnement des institutions et de la recherche académique ainsi que la position de la narratologie à l'intérieur des structures qui les composent. Le premier constat, valable tout autant pour la France que pour la Suisse, et sans doute pourrions-nous avancer sans grand risque d'erreur pour presque tous les systèmes universitaires, est que la narratologie n'a pas d'identité disciplinaire au sens classique du terme : « Il me semble que le problème majeur vient de ce que la narratologie, en raison de son jeune âge et de son hérité, n'est pas parvenue à s'institutionnaliser durablement dans le paysage académique » (Baroni, 2016 : 229).

¹ Le Laboratoire interdisciplinaire récits, cultures et sociétés (URCES) est une Équipe d'accueil (EA 3159) de l'université Nice Sophia Antipolis. Cette direction s'est terminée fin 2016. Cet article n'aurait pas pu être possible sans cette expérience humaine et scientifique enrichissantes. Le texte qui suit est une forme de reconnaissance à tous les chercheurs qui font ou ont fait partie de l'équipe ou qui l'ont visitée entre 2005 et 2016.

Cette situation déboucherait sur un état paradoxal, où la narratologie devrait sa force scientifique à sa faiblesse institutionnelle, qui se traduirait par de la dispersion :

« Si la narratologie apparaît moribonde, c'est probablement parce que l'on a tendance à la confondre avec une branche de la théorie littéraire, et donc que l'on recherche les membres de sa congrégation dans les seuls département de littérature, alors qu'ils se répartissent aujourd'hui dans différents lieux institutionnels. En outre, si la narratologie n'est effectivement pas dans une forme olympique, alors que l'on n'a peut-être jamais eu autant besoin de ses services, c'est en grande partie parce que les chercheurs [...] sont trop rares et trop dispersés » (*ibid.*).

Il faut reconnaître que, malgré les injonctions à l'interdisciplinarité, la logique institutionnelle est disciplinaire dans presque toutes les pratiques universitaires, dont la recherche. En France, un chercheur est qualifié et recruté dans le cadre d'une discipline, il enseignera et connaîtra sa promotion dans ce même contexte. Cette situation génère une forte identification à la notion de discipline : les membres finissent par se l'approprier et la tiennent pour la seule valeur de légitimation de leurs travaux, une « identité simple, monologique », (*ibid.*) qui expliquerait le refus de « l'étiquette de "narratologues" » comme l'avance Raphaël Baroni (*ibid.* : 230). L'analyse renvoie à la pensée d'Edgar Morin (1994) qui rappelait, non sans malice, que

« l'esprit hyperdisciplinaire va devenir un esprit de propriétaire qui interdit toute incursion étrangère dans sa parcelle de savoir. On sait qu'à l'origine le mot discipline désignait un petit fouet qui servait à s'auto-flageller; permettant donc l'autocritique ; dans son sens dégradé, la discipline devient un moyen de flageller celui qui s'aventure dans le domaine des idées que le spécialiste considère comme sa propriété ».

On comprend mieux une partie des critiques qui sont faites à la narratologie : s'étant déplacée du champ littéraire dont elle était issue vers d'autres terrains, elle se retrouve parfois comme l'étrangère qui se serait introduite là où ne l'attendaient pas. Si l'on met de côté le risque de flagellation de la part de disciplines, qui considéreraient que la science des récits n'a rien à faire sur leur territoire, l'autre risque, soulevé par Paul Dawson cité par Raphaël Baroni (2016 : 227), est quant à lui bien réel. C'est celui de la transformation de la narratologie en simple méthode d'analyse, boîte à outils transposable sur une sorte de globalité narrative qui serait constituée par presque tout le champ des SHS. Le postulat serait que comme tout est narratif, on ne peut se passer de la narratologie nulle part. Une situation fort bien décrite dès les premières lignes de l'article. Un empire certes, mais qui n'aurait plus aucun centre de pouvoir ou de réflexion, plus aucun *limes*, totalement dissous ou fragmenté dans une multitude d'espaces disciplinaire. Une situation rappelant furieusement le vieil empire structuraliste, à qui les narratologues vouent toujours un certain respect, comme les Romains face à la culture grecque...

On comprend ainsi d'autant mieux une des solutions avancées par Raphaël Baroni, celle d'un retour à la « discipline d'origine », c'est-à-dire les études littéraires, qui permettraient de redonner un centre à « l'Empire ».

Réinventer une discipline en revenant à des origines mythiques ?

La réinvention d'une capitale de la narratologie répond dans l'article à plusieurs impératifs. Il s'agit d'abord de retrouver un lustre perdu dans les études littéraires. Sans revenir sur les causes de leur décadence (elles furent aussi un empire), il est indéniable qu'actuellement, pour le management moderne des universités, la littérature est au mieux un produit de luxe et au pire une frivolité ou une antiquité. On ne peut que souhaiter la revalorisation du domaine, qui pourrait passer par un retour aux sources de la narratologie : « Les départements de littérature générale et comparée pourraient être particulièrement aptes à accueillir de tels profils, dans la mesure où l'axe comparatiste pourrait intégrer ces différents genres, médias ou pratiques auxquels la théorie du récit devrait pouvoir se confronter » (*ibid.* : 234).

L'idée aurait le mérite de rendre à César ce qui fut à César et sans doute, comme le rappelle la citation d'Antoine Compagnon utilisée par Raphaël Baroni (*ibid.* : 235), permettrait-elle de renouer avec la période dorée et glorieuse, celle où la recherche littéraire était, par ses apports aux modèles théoriques, une pratique qui jouissait d'un grand prestige. Cependant, au regard des théories exposées dans l'article, cette solution nous semble paradoxale pour plusieurs raisons.

D'abord, le postulat de « retour » ou d'ancrage de la narratologie dans les départements de littérature pourrait paraître somme toute logique, car elle serait motivée par un recentrage épistémologique nécessaire, dont on pressent qu'il sous-tend cette solution : « L'étude des récits littéraires et des théories de la littérature constitueraient ainsi un excellent contexte d'apprentissage et de recherche pour développer, par ailleurs, une réflexion plus générale sur la narrativité » (Baroni, 2016 : 235).

Le postulat qui demeure est celui d'une plus grande complexité de la narrativité dans le champ littéraire, qui serait « transférable » aux autres domaines où l'on observe des phénomènes narratifs : « Par ailleurs, la confrontation avec d'autres dispositifs médiatiques serait l'occasion, pour les littéraires, d'apprendre à transférer leurs compétences d'analyse dans de nouveaux contextes, tout en prenant conscience de la spécificité de la littérature en tant que média verbal, écrit et généralement fictionnel » (*ibid.*).

Comme nous le développerons plus loin, il n'est pas évident qu'à l'heure actuelle la narratologie puisse continuer à se forger entièrement dans le champ littéraire, ni que le modèle littéraire soit le plus complexe (et donc transposable). Son essaimage vers les autres disciplines a aussi engendré des narratologies singulières, qui tendent à s'autonomiser du récit verbal écrit, tout en apportant de la nouveauté théorique par l'exploration de narrativités spécifiques.

Par ailleurs, l'institutionnalisation à l'intérieur d'une discipline constituée pourrait être un obstacle. En effet, si aucune discipline ne peut prétendre réellement avancer si elle n'adopte pas d'attitude réflexive par rapport à ce qui fait la spécificité de son objet et de ses méthodes, l'ouverture n'est pas la situation la plus courante.

Comme pour bien d'autres, la forte identité disciplinaire des départements d'études littéraires pourrait constituer un obstacle important. Comme ailleurs, on y envisage avec une très grande circonspection les objets autres que la littérature. Pour qui est entré à l'université dans les années 90 (ou avant), le souvenir du regard condescendant des grandes disciplines constituées vis-à-vis de celles qui émergeaient n'est pas qu'une vue de l'esprit. On mesurait (on mesure encore ?) la valeur de la recherche non à la manière de procéder (la méthode d'analyse) et aux résultats, mais en se référant à la valeur culturelle symbolique de l'objet étudié. On retrouvait là un classique, celui de la grande littérature primant sur la littérature secondaire, qui elle-même se trouvait devant la littérature populaire ; les études en littérature ne consistant pratiquement jamais à remettre en question ces primautés (Bourdieu, 1991 : 18b). Quant à la presse ou la publicité, bien que Roland Barthes (1957) ait démontré tout leur intérêt pour rechercher les fondements des récits mythologiques contemporains, il s'agissait d'objets qui n'avaient rien à voir (en apparence) avec les immortels classiques du panthéon littéraire. Cependant, cette situation n'est pas spécifique aux études littéraires, dont les frontières ne sont pas plus rigides que celles d'autres disciplines.

Ce que nous voulons suggérer, ce n'est pas tant la difficulté de franchir les disciplines institutionnalisées que de poser la question de la légitimité de la naissance de la narratologie. Historiquement, l'origine littéraire est incontestable, mais très hétérogène. Vladimir Propp (1928) a théorisé à partir des contes folkloriques. Umberto Eco (1966) s'intéressa en son temps aux combinatoires narratives des romans populaires de Ian Fleming alors que la théorie genettienne sur le temps repose essentiellement sur une analyse de Marcel Proust (Genette, 1972). Cette diversité nous incite à considérer que, finalement, un retour aux sources ne serait pas forcément plus avantageux pour la narratologie (et le serait-il pour les départements d'études littéraires ?).

Par ailleurs, une des tendances actuelles, favorisée par les approches qui font la part belle au média, ou bien à la pluri-, inter- ou transmédiatité, est la constitution de « nouvelles » disciplines dans lesquelles la narratologie occupe une place importante. Les *games studies*, interdisciplinaires par essence, s'interrogent sur la narrativité et la ludicité (Rueff, 2008 : 157 ; Baroni, Marti, 2014 ; Solinski, 2015 : 218). Ils sont susceptibles de représenter bientôt une nouvelle discipline, qui sera unifiée par son objet, le jeu. Les sciences de l'information et de la communication en sont à un stade plus avancé. Elles s'intéressent en particulier aux nouveaux modes de production culturelle, qu'elles appréhendent comme des pratiques vertébrées par le récit, mais dont la nouveauté repose sur la combinaison du/des médias mis en œuvre. Elles insistent cependant sur la reconfiguration de l'intrigue traditionnelle dans le temps (Jenkins, 2006 : 157) et l'espace de réception grâce aux « extensions narratives » (Masoni-Lacroix, Cailler, 2016 : 15).

Comme on peut le constater, l'empire a essaimé vers ses *limes* qui, d'ailleurs, ont tendance à reculer de plus en plus. Peut-être faut-il alors renoncer à le recentrer. Son futur est sans doute maintenant dans la conception d'une narratologie forcément interdisciplinaire, sans cesse en mouvement, mais que l'on pourrait songer à

fédérer par une démarche en réseau comme le font déjà l'*European Network of Narratology* (ENN) et le réseau romand de narratologie (et en attendant un réseau francophone plus étendu)². Ces nouvelles frontières qu'explore la narratologie, en s'y transformant (sans devenir barbare pour autant...) ne doivent pas faire oublier que d'autres disciplines constituées ont aussi réfléchi sur le récit.

Des *limes* de la narratologie à l'empire interdisciplinaire

Le narratif aux fondements des sciences humaines et sociales ?

L'abandon du recentrage que nous défendons se retrouve déjà potentiellement formulé dans la réflexion de Raphaël Baroni. En effet, quand il évoque le narratologue dans les départements d'études littéraires, c'est clairement un briseur de frontières qui est attendu et non un garde barrière :

« Peut-être faudrait-il partir du principe que chaque département de littérature devrait compter *au moins* un théoricien du récit susceptible d'animer un séminaire de "narratologie contemporaine". Un tel séminaire devrait faire partie de la formation de base des étudiants en littérature, tout en accueillant des conférenciers et un public externe au champ littéraire proprement dit, dans un esprit résolument interdisciplinaire » (Baroni, 2016 : 234).

L'ouverture est d'ailleurs telle que finalement le rapport avec la littérature finit par être très lâche : « En revanche, le narratologue devrait pouvoir conserver, au sein de sa section, une autonomie complète par rapport à ses corpus de recherche et d'enseignement, qu'il ne faudrait en aucun cas limiter aux seuls récits littéraires » (*ibid.* : 235). Cette formulation paradoxale suggère de fait que ce qui ferait actuellement la spécificité de la narratologie, ce n'est plus son origine littéraire mais son essaimage dans le champ des sciences humaines et sociales : le narratologue pourrait s'intéresser à tout objet ou phénomène narratif, qu'il soit littéraire ou pas. Cette remarque ouvre deux possibilités intéressantes.

La première est que ce n'est pas le rôle du chercheur de fabriquer et moins encore de légitimer les primautés culturelles. Il ne peut être qu'un observateur de ce qui fait le populaire et le savant, sans placer la littérature devant d'autres pratiques sociales, qui elles aussi produisent du narratif.

La seconde est que le récit est partout, ou du moins que des disciplines hors du champ littéraire se sont pensées en tant que disciplines du narratif depuis plusieurs dizaines d'années. C'est à partir de ce dernier constat qu'il conviendrait de se poser

² La question de la francophonie va au-delà d'une simple représentation politique. En effet, la formulation et l'ancrage des concepts doivent aussi à la langue dans laquelle ils sont forgés.

la question de la nature de l'empire. La philosophie de Paul Ricœur (1983 : 85) a ainsi jeté les bases d'une narrativité ontologique, postulant

« qu'il existe entre l'activité de raconter une histoire et le caractère temporel de l'expérience humaine une corrélation qui n'est pas purement accidentelle, mais présente une forme de nécessité transculturelle. Ou, pour le dire autrement : que le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, et que le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle ».

Ce faisant, le philosophe français centrait l'humain sur le narratif. Le champ qui était de la sorte ouvert aux sciences humaines (et sociales) était large, car le récit y devenait le support du questionnement multiple que ces disciplines imposent à leurs objets.

Le titre de Jérôme Bruner (2002), *Pourquoi racontons-nous des histoires ?*, auquel l'ouvrage donne une première réponse en étudiant le récit juridique, propose de dessiner les contours des fonctions du récit. Une fois admis le postulat que le récit est une activité humaine spécifique, poser la question de sa production dans un cadre social et culturel revient aussi à s'interroger sur les destinataires de ce récit et les fonctions sociales qu'il endosse. Les deux questions sous-entendues par la première seraient ainsi « à qui racontons-nous des histoires » et « comment circulent ces histoires ? ».

Cette problématique, centrale en SHS, déplace le postulat de départ de ce qui fut la narratologie, une science formelle (structuraliste assez souvent), pour laquelle la première (double) problématique était « comment fonctionnent ces histoires » et « comment racontons-nous des histoires ? » (Bremond, 1966 : 60). Gérard Genette (1972 : 13) rappelait cependant, de façon nuancée et dans le cadre d'une polémique idéologique d'époque sur le structuralisme à qui l'on reprochait d'avoir évacué l'historicité et le devenir (Lefebvre, 1971), que la recherche formaliste de la narratologie en train de se constituer n'était qu'une étape avant de revenir à l'histoire :

« Cet apparent refus de l'histoire n'était en fait qu'une mise entre parenthèses provisoire, une suspension méthodique, et que ce type de critique (que l'on appellerait plus justement *théorie des formes littéraires* – ou, plus brièvement, *poétique*) me paraissait voué, plus qu'aucun autre peut-être, à rencontrer un jour l'histoire sur son chemin ».

Dans le cadre de leurs propres champs disciplinaires, les SHS se sont ainsi mises à explorer la question du récit. Sans doute moins armées au départ que les sciences littéraires, elles ont eu recours à la narratologie, au moins partiellement, en particulier quand les formes narratives possédaient des dimensions sociales et historiques indéniables.

Coïncidences et coopérations

Le questionnement en SHS porte d'abord sur la circulation du récit : une monnaie d'échange entre les hommes (Bruner, 2002 : 17). Ainsi l'*homo fabulator* ne saurait exister sans son *lector/auditor in fabula*. Comme le rappelle Jérôme Bruner (*ibid.* : 18) :

« Michael Tomasello nous explique de manière très convaincante que ce qui différencie dès l'origine le genre humain des autres primates, c'est sa capacité à saisir les intentions et les états mentaux d'autrui : l'homme aurait ainsi une aptitude à l'intersubjectivité et à la "lecture de l'esprit". Il s'agit là d'une condition nécessaire à la vie dans une culture. Je doute quant à moi que cette vie collective eût été possible sans cette aptitude proprement humaine à organiser et transmettre notre expérience sous une forme narrative. C'est en effet la traduction dans les conventions du récit qui permet de convertir l'expérience individuelle en une monnaie collective, qui, en quelque sorte, peut entrer en circulation sur une base plus large que la seule relation interpersonnelle ».

Ce n'est plus l'énoncé et son fonctionnement qui sont au centre du questionnement, mais avant tout les conditions (sociales, culturelles, psychologiques et historiques) de l'énonciation, ainsi que la façon dont elles modèlent les formes narratives utilisées. En agglomérant les propositions de Paul Ricœur et de Jérôme Bruner, le récit devient le lieu où s'articulent le social et l'individuel, un point de rencontre prometteur (et irremplaçable) pour tout chercheur en SHS. L'intérêt signalé par Raphaël Baroni pour les récits de soi, les récits médiatiques et politiques illustre parfaitement la nouvelle façon de s'intéresser aux rapports sociaux et à la construction socio-psychologique de l'individu, particulièrement dans les sociétés contemporaines.

Avec la distance des recherches menées depuis une bonne trentaine d'années, on observe la distance prise par rapport à l'objet. En tant que phénomène individuel et social, il a été considéré tour à tour comme coercitif ou libérateur. Quand l'individu (se) raconte, il s'affranchit ou bien il s'aliène plus encore (Zenetti, 2016 : 1). De la même façon, les histoires qu'un groupe social consomme l'émancipent (Marti, 2016) ou l'enchaînent (Salmon, 2007). À partir d'une inspiration littéraire, les SHS sont capables de forger une narratologie spécifique, adaptée à leurs besoins et qui, en même temps, constitue un apport dans le cadre d'une narratologie générale.

Au niveau individuel, la première notion qui traverse la conception de la narration en psychanalyse (mais aussi en ethnologie) est celle de l'historicisation et de l'ordonnancement que permet la « mise en récit » du vécu et du réel (Konichekis, Forest, 1999 : 8) :

« L'informe devient forme et, par cette fonction, le récit manifeste sa force organisatrice et liante, unit, rassemble, et s'oppose ainsi aux tendances du psychisme à la désagrégation, à la dispersion, à l'oubli. Il procure la bonne forme et apporte des unités de sens qui résistent à l'insensé. Les personnages du récit représentent aussi bien des objets que des mouvements affectifs et pulsionnels ».

Cependant, en psychanalyse, deux lectures s'opposent quant à la conception et à la fonction du récit. Comme le rappelle Simon Harel (2001 : 23-24) :

« Pour certains, la parole n'y serait pas d'emblée intelligible. Bien au contraire, le récit serait un outil coercitif, un contenant préformé qui camoufle, ou qui refoule, une structuration signifiante plus archaïque. Pour les autres, en revanche, le récit n'est pas ce contenant contraignant qui emprisonne le patient et l'analyste dans la prison du langage. Il tiendrait compte d'une polarité complexe qui fait se rencontrer une forme contenante et un espace psychique interne ».

Le postulat qui met en avant la plasticité des formes du langage insiste sur le fait qu'elles ne sont jamais des contenants rigidifiés, elles peuvent toujours s'adapter, dire le désordre (pulsionnel, traumatique), sur des apparences d'un

ordre syntaxique, logique et temporel. Dans ce cas le récit n'est qu'un espace de parole parmi d'autres possibles. Ce qui compte avant tout, c'est de dire. La vision inverse considère le récit comme un contenant rigide et coercitif, dans le sens où mettant en forme, il met en ordre syntaxique, logique et temporel le désordre psychologique. Le récit peut ainsi devenir un leurre car il se fixe « dans des formes narcissiquement satisfaisantes, maintenant les apparences et la construction d'un faux self » (Konichekis, Forest, 1999 : 10). La psychanalyse l'identifie alors comme une forme défensive, conforme aux attentes sociales.

Il est intéressant de noter que dans ce dernier cas on retrouve, formulé dans une autre discipline, l'axiome selon lequel les constructions narratives sont sous-tendues par des préjugés sociaux. Ces derniers sont acceptables et invisibles, car ils reposent sur les stéréotypes culturellement intériorisés (ceux de l'idéologie dominante), comme les systèmes d'opposition binaires analysés par Umberto Eco (1966 : 91) dans les romans de Ian Fleming. Ce postulat a servi aux avant-gardes littéraires et artistiques à partir des années 50 quand elles ont fortement remis en cause le récit comme forme esthétique, en proposant quasiment de le détruire. Cinéastes et romanciers l'ont considéré comme un paradigme de l'ordre, fondé sur l'idéologie dominante, qui rend « naturelles » toutes les idéalizations et les stéréotypes qui la constituent (Aubert, 2016 : 147-170). Dans des fictions post-modernes, sur un mode plus distancié et ironique, le récit classique, assimilé aux sciences positives, devient problématique pour accéder à la vérité : dans *À la recherche de Klingsor*, Jorge Volpi (2001) subvertit ainsi la forme narrative du classique roman policier positiviste à partir de la thématique de la physique quantique qui est le sujet central de la fiction (Calderón, 2015 : 47-48).

L'hypothèse de Gérard Genette (1972 : 13) se vérifie : la narratologie (comme théorie des formes littéraires) « était vouée à rencontrer un jour l'histoire sur son chemin ». On retrouve chez les psychanalystes au niveau de l'individu ce que la sociocritique de seconde génération avait initié dans le champ littéraire, en s'interrogeant « sur la façon dont des problèmes sociaux et des intérêts de groupe sont articulés sur les plans sémantiques, syntaxiques et narratifs » (Zima, 1985 : 9).

Un autre point intéressant est l'émergence en psychanalyse de l'idée de co-construction narrative entre le patient et l'analyste, identifiée dans le processus du transfert. La narration s'y construit dans un espace transitionnel, « croisée d'un récit pour soi et d'un récit adressé à un autre bien particulier qu'est l'analyste. Le transfert va peu à peu spécifier cet autre comme un objet de projections » (Perron, Borelli, in : Konichekis, Forest, 1999 : 15). En retour, dans le contre-transfert, l'analyste devient un énonciateur (Harel, 2001 : 180). Pour le narratologue, l'image familière du *Lector in fabula* transparaît dans ce fondement théorique issu d'une autre discipline. Nous avons proposé, dans un article co-écrit (Cabassut, Marti, 2014) d'y voir une tension narrative dont la forme rappelait celle décrite par Raphaël Baroni (2007 : 99). Coïncidences certes, mais de nature différente en fonction du point de vue disciplinaire à partir desquels elles étaient considérées. En littérature, cette tension suppose une participation accrue du lecteur, qui anticipe (en recourant à son savoir préalable) ce qui va être raconté. Le déroulement du récit viendra ensuite soit

confirmer ce savoir, soit l'infirmier en venant le surprendre. En lecture littéraire, le plaisir existe dans les deux cas, bien que de nature différente : « J'ai plaisir à me retrouver en pays de connaissance et j'ai plaisir à prendre connaissance de ce j'ignorais encore, à condition que cela puisse aisément s'articuler à ce que je savais déjà » (Dumortier, 2005 : 15). En revanche, dans l'analyse, la nouveauté peut aussi simplement provenir non d'un savoir ignoré, mais d'un savoir impensé ou refoulé (Cabassut, Marti, 2014 : 16). En définitive, l'analyste se positionne non comme un herméneute, mais comme un lecteur coopérant (Eco, 1985 : 7). Le récit d'un patient diffère cependant d'un récit littéraire, qui reste ancré dans sa matérialité, bien qu'ouvert à plusieurs interprétations ou du moins pluriel dans sa réception. Le récit du patient est amené, par la présence/participation de l'analyste à se moduler; à se construire dans les variations, à explorer les voies possibles de la parole. Il est en perpétuel devenir. Il résulte aussi d'une confluence spatio-temporelle induite par sa propre mise en forme : la combinaison du ici et maintenant (la cure) et du là-bas et avant (le traumatisme).

Ces remarques mettent en relief les différences qu'engendre le changement de média, écrit d'une part, oral de l'autre. Elles soulignent aussi que les finalités en partie divergentes des disciplines institutionnalisées construisent des approches qui, bien que ressemblantes, n'en sont pas moins spécifiques. Le terrain de la psychanalyse, qui s'intéresse à l'individu, n'est cependant pas le seul où la théorie narrative est interrogée et se développe de façon particulière. D'une certaine façon, le déplacement des théories du récit vers les SHS les a fait fructifier et elles se sont interrogées aussi sur les mises en récit collectives.

Le récit et le collectif

« Ces processus de "mise en récit" doivent être compris à l'intersection de l'histoire collective et de l'histoire psychique, des histoires singulières et des liens de groupe, des liens de groupe et du travail de culture » (Pouligny, 2002 : 583). Les récits collectifs, sous forme de commémoration ou de processus judiciaires (jugement des bourreaux par exemple) entrent en jeu au moment de passer à la mise en récit « historique ». Jean-Yves Boursier s'interroge sur le rôle du récit dans l'ethnologie, en particulier quand l'ethnologue s'intéresse à la mémoire de périodes vécues de façon traumatique par le collectif. Partant de l'exemple de Jorge Semprún, il indique l'importance de son témoignage pour rappeler que la mise en récit peut être plus douloureuse que le silence, car elle réactive l'angoisse (Boursier, 2012 : 223), une éventualité envisagée par la psychanalyse. Par ailleurs, le silence ou le récit absent de certains témoins peut aussi s'expliquer par la difficulté individuelle de dire par un récit une expérience personnelle qui ira à l'encontre du récit commémoratif, du récit officiel consensuel, élaboré par la collectivité pour son propre usage après l'événement traumatique (*ibid.* : 228). Il en va de même avec beaucoup d'épisodes historiques. Dans le cas de la Résistance et du récit postérieur qu'en a fait le Parti communiste français, Jean-Yves Boursier (2013) souligne les écarts entre la mémoire individuelle, son expression par la parole et la

mémoire consacrée, rigide, très souvent écrite des institutions, dont l'objectif ultime était d'offrir une lecture (et une écriture) de l'histoire consensuelle, valorisante pour le parti, mais sans aucune nuance. Au fond, pour l'ethnologue de la mémoire qui interroge les témoins, il s'agit de retrouver un entrecroisement de récits, multiformes et polyphoniques, qui permet de saisir la complexité de l'Histoire, la participation et le rôle des individus et les rapports complexes qu'entretient la mémoire individuelle avec la mémoire et l'histoire collective.

Pour les ethnologues comme pour les psychanalystes (mais aussi les sociologues), le récit est avant tout un acte. Cependant, l'ethnologie voit aussi dans le récit une façon de structurer le collectif. Les sociétés se caractériseraient ainsi par la production de « grands récits » pour se définir et expliquer le monde, à l'image des récits fondateurs des sociétés premières.

Les contours de ces productions *storytelling* dans le monde contemporain ont été tracés par Christian Salmon (2007). Dans sa théorie, la sphère politique et économique produirait des récits dont le but serait d'abord une rassurante mise en forme du monde, face à la crainte ontologique d'un monde informe, ou d'un terrifiant chaos insensé (privé de sens). Dans ce cadre, les récits à usage collectif ne feraient que remplir la fonction première des récits mythiques, destinés à souder le groupe autour de valeurs communes et d'un sens partagé. Cependant, ils seraient aussi instruments de pouvoir et contribueraient tout autant à la mise en ordre du monde, en tentant d'imposer « un sens unique » aux événements, principalement par l'établissement d'une causalité rigide. Cette mise en récit (médiatique) du monde répondrait aux besoins ontologiques et culturels des hommes, en créant du sens là où l'avalanche d'informations, de données quantitatives, d'indicateurs de taille « inhumaine » rendrait impossible l'émergence du sens (Marti, 2012 : 50). Le récit n'est cependant pas uniquement ce « rouleau compresseur du réel » qu'il enfermerait de façon univoque. D'une part, parce que comme toute forme de discours, il est soumis aux aléas de sa réception qui peut être critique ; d'autre part, parce que dans la sphère publique, les « contre-récits » viennent à leur tour occuper l'espace, proposant une émancipation et s'affirmant comme de véritables alternatives à l'idéologie dominante (Marti, 2012 : 50 ; Marti, 2016 : 12-13).

Des sciences narratives

Ces observations renvoient à une autre problématique : le récit est non seulement un objet d'études incontournable pour les SHS mais le discours scientifique est lui aussi articulé par les formes narratives. À ce titre, il peut à son tour faire l'objet d'une sorte d'auto-analyse, d'une prise de distance à l'intérieur même de chaque discipline.

Les historiens ont sans doute été les premiers à se poser la question, à une époque où Vladimir Propp n'était pas encore traduit en français. Sans revenir en détail sur des débats qui travaillent toujours la discipline depuis presque un siècle, le récit

historique a été mis à distance à partir de plusieurs perspectives. Le mouvement de l'école des Annales considérait que « l'histoire-récit n'est pas une méthode ou la méthode objective par excellence, mais bien une philosophie de l'histoire elle aussi » (Braudel, 1946 : 14). Elle pouvait être un obstacle à l'ouverture vers d'autres disciplines plus quantitatives (géographie physique, économie, sociologie, démographie) vers lesquelles l'histoire doit se tourner pour comprendre le passé, ces dernières s'accommodant assez mal du récit. Pour Fernand Braudel (*ibid.* : 13), seule finalement l'histoire « traditionnelle », celle « à la dimension non de l'homme mais de l'individu, l'histoire événementielle », « la plus riche en humanité » relevait réellement du récit. Dans sa conception, elle devait reposer sur deux couches historiques plus profondes. D'une part, celle d'une « histoire quasi immobile », donc fort peu narrativisable, « celle de l'homme avec ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; une histoire lente à couler, à se transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés, [...] presque hors du temps ». D'autre part « une histoire lentement rythmée, [...] une histoire sociale, celle des groupes et des groupements » (*ibid.* : 13). Ce faisant, l'historien ne renonçait pas au récit, mais en reconnaissait les limites et le réservait pour l'histoire événementielle, dont le socle profond relevait d'autres modes de représentation scientifique.

Une seconde critique se fait jour sous la plume de Marc Bloch (1949 : xiv). Essayant de poser les bases de l'historiographie contemporaine, il considérait que le mode narratif relevait d'une pratique relativement « archaïque », qui pouvait tomber dans les pièges de la fiction :

« L'histoire n'est pas seulement une science en marche. C'est aussi une science dans l'enfance : comme toutes celles qui, pour objet ont l'esprit humain, ce tard-venu dans le champ de la connaissance rationnelle. Ou, pour mieux dire, vieille sous la forme embryonnaire du récit, longtemps encombrée de fictions, plus longtemps encore attachée aux événements les plus immédiatement saisissables, elle est, comme entreprise raisonnée d'analyse, toute jeune. Elle peine à pénétrer, enfin, au-dessous des faits de surface ; à rejeter, après les séductions de la légende ou de la rhétorique, les poisons, aujourd'hui plus dangereux, de la routine érudite et de l'empirisme déguisé en sens commun ».

Cette défiance partait d'un constat : le récit fonctionnait sur la co-construction du sens (et de la vérité) avec ses lecteurs, tout en se fondant sur la vieille tradition rhétorique. Il était ainsi prompt à user de vieilles recettes, en particulier des stéréotypes, « broderies » et « détails inventés » (*ibid.* : 45). L'historien devait donc s'en méfier à double titre. Comme source, il pouvait mêler le vrai et le faux : l'événement véridique était susceptible de se trouver mélangé à des enjolivements, qui relevaient de la rhétorique (et de la fiction). Comme énoncé scientifique, il était pris dans son temps d'écriture et pouvait produire à son tour des catégorisations qui échappaient à son propre auteur.

Dans son ouvrage *Au bord de la falaise*, Roger Chartier (1998) s'est interrogé sur ce qui faisait alors la spécificité du récit historique. S'appuyant sur Michel de Certeau et Paul Ricœur, il indique la dépendance de l'Histoire vis-à-vis des modèles narratifs et du récit (*ibid.* : 126). Il souligne que la distance entre récit fictionnel et récit scientifique est réduite, du moins si on en considère les catégories de surface : tous

deux mettent en intrigue des personnages (que les structuralistes nommeraient actants), dans le cadre d'une construction temporelle et causale. La distinction entre fiction et histoire reposerait d'abord sur la nature des faits narrés : au-delà de la mise en intrigue, les notes et les renvois à l'archive de l'historien construisent un récit qui renvoie à « un savoir vérifiable » (*ibid.* : 120). Ensuite, la finalité des deux types de récits diverge. En théorie, la narration fictionnelle possède avant tout un but esthétique et/ou ludique alors que la narration historique se veut cognitive.

Cette distinction est cependant parfois mise à mal. D'une part, les œuvres artistiques fictionnelles dites « historiques » sont parfois conçues et/ou reçues comme des récits historiques tout court, mêlant habilement ce que Roger Chartier appelle « le savoir vérifiable » et l'invention (Marti, 2012 : 47). Par son mode d'élaboration, le récit historique court ainsi toujours le risque de produire un savoir subjectif et/ou fictionnel. De façon consciente ou impensée, il est toujours élaboré à partir d'une hypothèse. En effet, si « le récit explique et coordonne en même temps qu'il retrace, il substitue l'ordre causal à l'enchaînement chronologique » (Sartre, 1947 : 112). Lorsque l'historien se met à sélectionner et à articuler de façon causale les « savoirs vérifiables », extraits de l'archive, il engage une hypothèse. Ce faisant, il est tributaire du moment de sa propre mise en récit. Dans le discours scientifique, l'articulation des événements chronologiques par de la causalité reste sous l'influence du contexte de production des énoncés. Dans le récit historique, la causalité n'est pas inscrite dans les faits, elle est le produit de la mise en forme historiographique qui la génère à partir des méthodes de son temps, de ce qui est observable à une époque donnée, et des facteurs qui auront été retenus comme valides par la communauté scientifique (Marti, 2012 : 48). La dimension rhétorique et argumentative du récit est une évidence pour l'historien, qui malgré toutes les préventions que nous avons exposées, aura recours « épisodiquement » à des « séquences narratives » (Le Goff, 1999 : 17).

Dans les dernières tendances de l'historiographie, le récit peut aussi s'avérer indispensable, en particulier au moment de traiter de « l'incertitude ». Construit de façon rétrospective, le récit historique tend en effet à prouver que ce qui s'est passé était prévisible, si on considère que « quand un événement se produit, nous nous acharnons à en chercher les causes, à en établir les faits à partir des traces, des indices et des témoignages disponibles » (Rowley, d'Almeida, 2009 : 7). Cette attitude conduit donc à oublier combien l'avenir semblait et était incertain pour l'époque que l'on raconte (et comme pour toutes les époques considérées dans leur présent). C'est dans ce contexte que l'uchronie scientifique narrative prend son sens, en proposant d'éclairer les « points aveugles de l'histoire » par l'exploration des possibles narratifs, rappelant *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent* de la nouvelle éponyme de Jorge Luis Borges (1944). La méthode proposée par Anthony Rowley et Fabrice d'Almeida (2009 : 11-12) vient rappeler combien la fantaisie est limitée en histoire, même dans un cadre uchronique, que l'on ne saurait confondre avec les expériences littéraires qui se fondent sur le même principe, mais avec des finalités différentes.

Conclusion

Dans notre propos, nous ne nous sommes pas risqué à faire un « état de santé » de la narratologie. Nous avons essayé de nuancer la théorie selon laquelle les SHS se trouveraient dans une période de tout narratif, critiquée aussi par Raphaël Baroni. L'exemple de l'Histoire comme discipline montre que le questionnement est antérieur à l'invention de la narratologie, tout en ayant cependant des relations avec le structuralisme. L'influence, même indirecte, de Claude Lévi-Strauss et des *Structures élémentaires de la parenté* (1949) sur bon nombre de chercheurs souligne bien qu'il s'agissait d'une problématique centrale dans les SHS dès cette époque (Ricoeur, 1992 : 30). Le questionnement porte tout autant sur le récit comme objet (comme source) que comme forme scientifique pour écrire l'Histoire.

De façon plus générale, le récit est un objet d'études pour différentes disciplines non littéraires, qui privilégient ainsi non pas le tout narratif mais l'angle narratif pour parvenir à leurs fins. Il est ainsi apparu que la narratologie n'est pas en train de se transformer en une boîte à outils (un avatar du structuralisme), qui permettrait d'affronter toute forme de narrativité dans n'importe quelle situation. Dans les faits, ce sont bien plus des questionnements du type « le récit en (psychanalyse, ethnologie, etc.) » que « le récit et... ». Ce passage de la conjonction à la préposition suggère la nuance et montre la voie à suivre : l'élaboration d'outils disciplinaires mais qui puisent leur inspiration dans les théories déjà existantes dans d'autres champs, sur le modèle de l'emprunt, de la reformulation voire de la confrontation. Vue sous cet angle, la narratologie se révèle alors comme une pratique interdisciplinaire, dont finalement le seul fonctionnement possible est la mise en réseau et l'échange. Éviter l'institutionnalisation disciplinaire pourrait en ce sens être bien plus un avantage qu'un inconvénient, permettant de conserver la dynamique d'affrontement propre aux *limes*, mais aussi la richesse de l'échange qui en résulte, une fois que les barbares – nous le sommes tous, car l'empire n'a plus de centre – arrivent à (presque) tous parler la même langue.

Références

- Aubert J.-P., 2016, *Seremos Mallarmé. La Escuela de Barcelona : una apuesta modernista*, Santander, Shangrila.
- Baroni R., 2016, « L'empire de la narratologie, ses défis et ses faiblesses », *Questions de communication*, 30, pp. 219-238.
- Baroni R., Marti M., 2014, « De l'interactivité du récit au récit interactif », *Cahiers de narratologie*, 27. Accès : <http://narratologie.revues.org/7077>.
- Baroni R., 2007, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Bloch M., 1949, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1952.

- Borges J. L., 1944, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », pp. 109-122, in : Borges J. L., *Fictions*, trad. de l'espagnol par P. Verdevoye et N. Ibarra, Paris, Gallimard, 1951.
- Bourdieu P., 1991, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89, pp. 3-46. Accès : http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1991_num_89_1_2986.
- Boursier J.-Y., 2012, « Guerre, traumatisme et récit », *Cliniques méditerranéennes*, 86, pp. 219-228. Accès : <http://www.caim.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2012-2-page-219.htm>.
- Boursier J.-Y., 2013, *Armand Simonnot, bûcheron du Morvan. Communisme, Résistance, Maquis*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Braudel F., 1946, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1990.
- Bremond C., 1966, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, 8, 1, pp. 60-76.
- Bruner J., 2002, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Paris, Retz.
- Cabassut J., Marti M., 2014, « Clinique narrative du trauma », *Cliniques méditerranéennes*, 89, pp. 7-20. Accès : http://www.caim.info/resume.php?ID_ARTICLE=CM_089_0007.
- Calderón S., 2015, « Le genre policier, une ressource narrative de A la recherche de Klingsor de Jorge Volpi », *Cahiers de narratologie*, 29. Accès : <http://narratologie.revues.org/7455>.
- Chartier R., 1998, *Au bord de la falaise*, Paris, A. Michel.
- Dumortier J.-L., 2005, *Tout petit traité de narratologie buissonnière à l'usage des professeurs de français qui envisagent de former non de tout petits (et très mauvais) narratologues mais des amateurs éclairés de fiction*, Namur, Presses universitaires de Namur.
- Eco U., 1966, « James Bond : une combinatoire narrative », *Communications*, 8, 1, pp. 77-93.
- Eco U., 1979, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.
- Genette G., 1972, *Figures III*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Harel S., 2001, *La Démesure de la voix, parole et récit en psychanalyse*, Montréal, Liber.
- Jenkins H., 2006, *La Culture de la convergence*, trad. de l'américain par C. Jacquet, Paris, A. Colin, 2013.
- Konicheckis A., Forest J., eds, 1999, *Narration et psychanalyse. Psychopathologie du récit*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Le Goff J., 1999, « Les "retours" dans l'historiographie française actuelle », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 22. Accès : <http://ccrh.revues.org/2322>.
- Lefebvre H., 1971, *L'Idéologie structuraliste*, Paris, Éd. Le Seuil, 1975.
- Lévi-Strauss C., 1949, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses universitaires de France.
- Marti M., 2012, « Le récit : de l'objet littéraire au discours scientifique », pp. 39-50, in : Péliissier N., Marti M., dirs, *Le Storytelling. Succès des histoires, histoire des succès*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Marti M., 2016, « Littérature et histoire, antidotes au storytelling ? Españaistán d'Aleix Saló », *Comparatismes en Sorbonne*, 7. Accès : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/FR/Page_revue_num.php?PI=7.

- Masoni-Lacroix C., Cailler B., 2016, « Principes coextensifs de la fiction sérielle, de la distribution diffusée à une pratique interprétative dialogique : une nouvelle donne socio-narrative ? », *Cahiers de narratologie*, 31. Accès : <http://narratologie.revues.org/7576>.
- Morin E., 1994, « Sur l'interdisciplinarité », *Bulletin interactif du centre national de recherches et d'études transdisciplinaires*, 2. Accès : <http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b2c2.php>.
- Pouliny B., 2002, « Une éthique de responsabilité en pratique », *Revue internationale des sciences sociales*, 174, pp. 581-590.
- Propp V., 1928, *Morphologie du conte*, trad. du russe par C. Ligny, Paris, Éd. Le Seuil, 1970.
- Ricœur P., 1983-1985, *Temps et récit* (3 vol.), Paris, Éd. Le Seuil.
- Ricœur P., 1992, « Le retour de l'Événement », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 104, 1, pp. 29-35. Accès : http://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1992_num_104_1_4195.
- Rowley A., D'Almeida F., 2009, *Et si on refaisait l'histoire ?*, Paris, O. Jacob, 2011.
- Rueff J., 2008, « Où en sont les "game studies" ? », *Réseaux*, 5, 151, pp. 139-166. Accès : <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2008-5-page-139.htm>.
- Salmon C., 2007, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, Éd. La Découverte.
- Sartre J.-P., 1947, *Situations*, Paris, Gallimard.
- Solinski B., 2015, *Ludologie : jeu, discours, complexité*, Thèse en sciences de l'information et de la communication, Université de Lorraine.
- Volpi Jorge, 2001, *À la recherche de Klingsor*, trad. de l'espagnol par G. Iaculi, Paris, Plon.
- Zenetti, M.-J., 2016, « Les "invisibles" peuvent-ils se raconter ? L'entreprise "raconter la vie" entre ambition littéraire et soupçon de storytelling », *Comparatismes en Sorbonne*, 7. Accès : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/FR/Page_revue_num.php?PI=7.
- Zima P.V., 1985, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard.